

SOCIABILITES ET LIENS PERSONNELS AUX PHILIPPINES SOUS LA COLONISATION AMERICAINE

Quand Henry Morgenthau débarque à Manille en novembre 1925, il présente au président du sénat une lettre d'introduction écrite par le général J. G. Harbord. Ce dernier souhaite que l'ancien conseiller du président Wilson rencontre Manuel Quezon comme chef d'Etat philippin : « *mais aussi comme un de mes amis proches depuis ces vingt dernières années*¹ ». Rien de plus normal que deux hommes politiques de haut niveau se rencontrent. Or, l'histoire politique n'a pas pour objet de rendre compte de la réalité de cette entrevue si celle-ci ne modifie pas l'architecture des relations philippino-américaines ou la trajectoire de carrière des deux protagonistes. Pourtant, un homme politique appartient aussi à un milieu social et culturel dont la dimension est simplement niée quand elle n'interfère pas directement dans les enjeux politiques. Il faut donc avoir recours à l'histoire sociale et culturelle qui jette une autre lumière sur les sociabilités, c'est-à-dire les relations qu'un individu entretient avec un réseau associatif et les personnes de son milieu social², pour redonner une épaisseur historique à ce type d'événements. Ceux-ci retracent le portrait d'une élite dont la particularité, dans l'ancienne colonie espagnole, est qu'elle mêle Américains et Philippins depuis 1898. A travers un individu, Manuel Quezon, dont il ne sera pas tenu compte de ses activités politiques (en tant que membre d'un parti et élu) il importera de comprendre comment se tisse le lien social dans un réseau d'associations mais aussi au travers des lettres d'introduction et de recommandation. Cette investigation permet-elle de conclure que les Philippines sous la tutelle américaine sont une société coloniale « classique » dont l'élite subit l'influence du colonisateur ou assiste-t-on à un métissage culturel qui intègre l'apport philippin et espagnol ?

La réponse passe par un examen des sources, les archives du président Quezon, qui ne peuvent être recoupées, faute de politique systématique de conservation. D'emblée, il faut donc faire son deuil des documents internes aux associations et des archives des ministères qui auraient permis de suivre certaines affaires. Les documents présidentiels sont, dans l'ensemble, assez bien classés souvent composés de matériaux bruts très peu parlants, s'échelonnant, ici de 1912 à 1941. Ils sont pourtant de prime importance car ils renversent, peu ou prou, la perspective des études menées sur la colonisation, à partir des archives américaines (voir bibliographie). Ces dernières, qu'elles soient d'ordre administratif ou personnel (comme celles de gouverneurs généraux) témoignent du regard du colonisateur. Avec les documents présidentielles, les événements sont vus de l'archipel (le plus souvent) et par un Philippin. Ils renseignent d'une part sur l'influence idéologique exercée par les représentants américains : comment un homme politique se conforme-t-il aux règles en matière de procédure administrative, comment se comporte-t-il comme acteur social dans un système largement mis en place par le colonisateur, aux règles complexes sur lesquelles il a très peu de prise, etc. ? D'autre part, ces archives font revivre des

¹ Philippine National Library (Manille), Rare Book and manuscript section, Manuel L. Quezon Papers (60 m. linéaire), Letters of introduction, B. 204. Les traductions sont de l'auteur.

² . Le concept est employé dans la même acception que *in* Racine (Nicole) et Trebitsch (Michel), *Sociabilités intellectuelles : lieux, milieux, réseaux*, *Les Cahiers de l'I.H.T.P.* n° 20, Paris, C.N.R.S., 1992, 220 p.

relations entre Philippines, au-delà de la présence du colonisateur. Cette dimension échappe aux sources américaines qui ne peuvent s'en faire que l'écho atténué.

SOCIABILITES PHILIPPINES DEBUT DE SIECLE

De mai 1909 à janvier 1917, M. Quezon est élu *resident commissioner*, c'est-à-dire qu'il représente les intérêts de l'archipel devant le congrès américain. Il prend ensuite la présidence du sénat philippin jusqu'au 15 novembre 1935, date à laquelle il assume une autre présidence, celle du *commonwealth*, dernière étape du processus qui conduit à l'indépendance complète, octroyée en 1946. Comment ce leader politique de premier plan se comporte-t-il dans le réseau associatif ?

Les associations prolifèrent au début du siècle. M. Quezon a été en contact avec 84 d'entre elles³. Deux tiers sont implantés sur le sol philippin mais elles peuvent être pilotées par des Américains comme la *National Federation of the Women* ou la *Prevention of Cruelty to Animals*. Parmi les associations animées par des Philippines, l'éventail est très large entre le club politique, comme celui des *Nacionalistas*, et des particuliers qui souhaitent faire entendre leurs voix. Aux médecins et pharmaciens, légalement reconnus, par exemple, s'opposent les professionnels des médecines parallèles. Ces groupes de pression, parfois très actifs, attestent donc de la vitalité de cette jeune démocratie. Il est à noter, comme en Occident, les progrès des associations à caractère sportif. Aux côtés des *country clubs* - comme celui de Manille où les expatriés américains jouent au polo avec l'élite locale - de Baguio ou de San Juan, se constituent des associations qui demeurent l'apanage de la bourgeoisie. Le *Polo Club* de Manille conserve son caractère aristocratique, mais le *Tennis Club* de Manille, le *Tennis Club Association*, ou l'*Olympic Athletic Club* ne s'ouvrent pas à un plus large public. Les associations américaines auxquelles M. Quezon adhère sont, elles, plus directement liées à ses engagements.

« Personnage sympathique »

Le leader philippin n'accorde pas le même intérêt à toutes ces associations. Suite à son élection du 15 mai 1909, il s'intègre dans des réseaux américains. L'approche du *resident commissioner* semble assez pragmatique. Dans un premier temps, il contacte une association inconnue, comme, par exemple, la *National Democratic Association*. Le 13 octobre 1915, Lorenzo G. Warfield, son secrétaire, envoie un formulaire d'adhésion. M. Quezon s'inquiète alors des positions du club quant aux questions coloniales et incidemment sur l'indépendance des Philippines. Prudemment, son président répond le 12 mai que le club ne défend aucune cause politique (« *The Society will not champion any political policy*⁴»), ce qui décide le postulant à ne pas prendre sa carte. Pourtant, M. Quezon n'hésite pas à devenir membre de clubs sportifs comme le *New York Athletic Club* ou le *Riding and Hunt Club* de Washington. D'ailleurs, dans les lettres de recommandation que Quezon demande avant de se rendre à Shanghai en novembre 1915, le président de l'*American-Chinese Association* parle de lui comme d'un « *bon sportif, personnage sympathique (good fellow)*⁵ ». La représentation de l'honnête homme importe plus, ici, que la réalité de la pratique sportive. Pour compléter cette image de mondain, M. Quezon adhère à des

³. Clubs, associations, societies, etc., B. 22-28.

⁴. B. 22.

⁵. Letters of introduction, B. 205.

associations de lettrés : la *National Geographic Society* de 1917 à 1929 ou encore l'*American Society of International Law*, ce qui n'est guère surprenant pour un homme qui est avocat depuis 1903. Au total, ces contacts sont très superficiels comme en témoigne la correspondance qui a été conservée. A l'inverse, au début des années 1910, le *resident commissioner* n'économise pas ses efforts pour l'*Anti-Imperialist League*. L'image de l'homme politique déjà aguerri, ambitieux, qui se sait porteur d'un destin national est contredite par son action sur le territoire américain. D'emblée, la relation qui s'établit avec le secrétaire Erving Winslow surprend. Le 23 mars 1911, ce dernier propose son aide au nom de la Ligue, notamment pour écrire ses interventions « *de la manière dont je l'ai suggérée*⁶ ». Il ne semble donc pas que la Ligue soit soumise à M. Quezon, comme le suggère F.H. Golay et E. B. Tompkins Tompkins (Golay, 1997 et Tompkins, 1970). Le *resident commissioner* accepte des invitations dans différents États du Nord et du Centre pour parler : « *devant des clubs ou d'autres institutions, à mes frais. Je pense, ajoute-t-il, que c'est la meilleure chose que je puisse faire pour promouvoir notre cause.* » Ces relations perdurent jusqu'en 1913, puis aucune mention n'est faite jusqu'en 1935.

Dans l'archipel, ou plus exactement à Manille, Manuel Quezon n'entretient pas le même type de relations avec les associations. Dans les années 1910, il répond toujours favorablement aux invitations à dîner ou à présider un banquet. Après il devient sélectif et réduit ses contacts à quelques clubs dont le plus important est le *Philippine Columbian Association* (P.C.A.). L'annuaire du 1er juillet 1920 dénombre exactement 250 membres, 188 résidents, domiciliés aux Philippines, et 62 non résidents, dont des hauts fonctionnaires ou des universitaires américains (17). M. Quezon est président honoraire dès 1914 laissant la présidence effective à José Abad Santos qui deviendra président de la court suprême au moment du Commonwealth. José Sanvictores, secrétaire particulier de M. Quezon, en est le secrétaire exécutif. Le P.C.A. fonctionne, en apparence, comme un lieu de convivialité ouvert à tous. Des réceptions sont régulièrement organisées, parfois gratuitement pour les membres : « *Tabacs et rafraîchissements seront fournis en quantité AUX FRAIS DU CLUB* » apprend-on dans une invitation du 27 août 1920. Le dimanche est un jour privilégié pour les thés dansants, en général en l'honneur d'un invité. On organise des compétitions avec les autres clubs ; l'Oriental et le Japan Clubs le 28 novembre 1929, dans le domaine sportif (tennis, base-ball, bowling, billard, volley) ou aux échecs et en musique. Le Rotary Club comme les communautés chinoise et japonaise sont des partenaires réguliers. Si l'on peut venir en famille dans le *club house*, les hommes se retirent au salon pour fumer et discuter. Le président honoraire rencontre au moins une fois par mois d'autres membres comme J. Laurel, M. Burgos, M. Roxas qui ont par la suite présidé aux destinées du pays, mais aussi d'autres personnages de marque. Le 3 novembre 1919, le P.C.A. reçoit Sergio Osmena, président du parlement et éternel rival de M. Quezon. Le 3 février 1922, Jacob Gould Schurman qui fut le président de la première Commission exécutive philippine en 1899, est reçu avec égard comme tous les invités officiels de passage dans la capitale. Le P.C.A. prépare avec un soin particulier le *luncheon* (porcelet grillé, plat de fête aux Philippines) pour l'arrivée des nouveaux gouverneurs généraux. F. B. Harrison qui a assumé cette fonction accepte d'ailleurs une présidence d'honneur au côté de son ami président du sénat. Les membres assistent au « *affaires régulières du mois* » selon un ordre du jour strict qui

⁶. Anti-imperialist League, B. 5.

ressemble à s'y méprendre à celui d'une loge maçonnique⁷. Bien qu'il ne soit pas possible d'aller plus en avant dans les hypothèses, il semblerait que la fonction du P.C.A. soit avant tout politique. De plus, comme Manuel Quezon suit ses travaux avec un soin vigilant, l'association ne peut pas être un simple lieu de convivialité. Le 15 janvier 1935, en préparation de la nouvelle réception, une chanson lui est destinée. Mais la même année, celui qui apparaît depuis plus de dix ans comme le leader incontesté du pays, n'est pas épargné par la critique. Dans un discours anonyme, l'auteur après les compliments d'usage, souligne que rien n'est prêt pour que le pays assume son indépendance. Le futur gouvernement n'a pas de programme en matière économique : « *Mr. le Président, le peuple l'attend encore (...). Notre "Bahala na" ne va pas établir notre commonwealth sur des bases solides, ni sauver notre industrie, nos structures économiques de l'effondrement*⁸ ».

A l'instar du P.C.A., le président du Sénat déploie beaucoup d'activité dans le domaine associatif jusqu'au milieu des années 1920. Après il se contente ou bien de présidences d'honneur comme celle de la *Philippine Anti-Leprosery Society* ou bien de donner des subventions aux associations qu'il juge utiles. Le 10 janvier 1927, Sali Sampaga écrit au président du sénat au nom de l'association des jeunes générations non chrétiennes. Faute d'argent, des élèves de Zamboanga, et plus largement de Mindanao (principale île très pauvre du sud de l'archipel) ne peuvent poursuivre leurs études. Le 1er février, M. Quezon répond qu'il va essayer de débloquent des subventions.

Un franc-maçon pragmatique

Parmi ces sociabilités, la franc-maçonnerie joue un rôle essentiel. Lieux de rencontre par excellence, les loges donnent au personnage public la possibilité de discuter sereinement des sujets d'actualité, voire de faire avancer sa carrière.

Le 17 août 1918, Charles S. Lobinger, membre du suprême conseil des Philippines, écrit au président du Sénat pour faire le point sur la franc-maçonnerie en Asie. Selon l'auteur, il y aurait 1 600 maçons de rite écossais en Extrême Orient dont 1 200 à 1400 aux Philippines⁹. Les noms cités ici et là suggèrent que la sociologie de la franc-maçonnerie philippine n'est pas très différente de celle de la bourgeoisie éclairée : professeurs d'université, avocats, riches marchands côtoient les dignitaires de l'administration américaine. F. B. Harrison et son successeur L. Wood, gouverneurs généraux de 1913 à 1926, sont francs-maçons et visitent régulièrement les ateliers de la capitale. Pourtant ce caractère cosmopolite des loges manillaises n'évite pas des conflits qui échappent au commun. Pendant l'été 1915, une querelle éclate entre les deux principales obédiences. L'une représente le Grand Orient d'Espagne, d'inspiration française (laïque, anticléricale, etc.), l'autre dépend de la franc-maçonnerie américaine, plus précisément de la Grande Loge de Californie (déiste

⁷. Par exemple, quand on regarde l'ordre du jour de décembre 1922 : « 1 - lecture des minutes de la dernière réunion régulière 2 - rapports des officiers et des comités 3 - affaires pendantes 4 - nouvelles affaires 5 - élection et installation des nouveaux officiers 6 - fin des travaux. »

⁸. B. 22. Le "*Bahala na*" est un concept très philippin Il veut dire à la fois « advienne que pourra » et « à la grâce de dieu ». Aujourd'hui encore, les étrangers ne manquent pas d'être frappés par cette aptitude à vivre au jour le jour dans une sorte de présent continu comme si le futur - et le passé - n'existaient pas.

⁹. Free Masonry, B. 137-139.

voire protestante). Cette dernière se voit reprocher l'installation d'ateliers sans en avoir référé au Grand Orient. Les maçons californiens répondent que les Philippines sont libres de toute occupation maçonnique, appuyant implicitement leur raisonnement sur le débat qui a agité les franc-maçonneries anglaise et française à la fin du XVIIIe s¹⁰. Avec une parfaite mauvaise foi, les dignitaires américains repoussent d'un revers de main les reproches du Grand Orient. Dans une lettre du 7 décembre 1916, envoyée à M. Quezon, Dr. Austin Craig, la personnalité maçonnique la plus en vue des Philippines, expose les véritables enjeux. Notre travail, écrit-il consiste à : « *repousser l'invasion espagnole et portugaise en assimilant les loges*¹¹. » Éliminer toute influence européenne, surtout espagnole, ce qui est chose faite en 1918, ne saurait être qu'un début car Charles S. Lobinger pense qu'en vertu des progrès de la franc-maçonnerie américaine, cette avance : « *va permettre de faire de Manille le centre maçonnique d'Extrême Orient*¹² ». Manuel Quezon est parfaitement conscient de ces enjeux et il n'hésite pas à jouer la carte américaine.

Les archives restent muettes sur l'initiation du *resident commissioner*. Le 21 décembre 1916, Dr. Austin Craig informe ce dernier de son acceptation dans les hauts grades, ce qui laisse entendre que M. Quezon présente un minimum d'ancienneté (peut-être deux ans), replaçant son entrée en maçonnerie au plus tard en 1914. Avec pragmatisme, celui-ci se sert des réseaux maçonniques pour conforter sa position de leader politique et, au besoin, pour disposer d'une logistique. Le président du Sénat est très sollicité pour parler en loge, dans l'archipel comme aux États-Unis. Au plus fort de son activité maçonnique, entre 1918 et 1921, il rend visite à un atelier au minimum une fois toutes les deux semaines. Le réseau fonctionne bien, surtout aux États-Unis¹³ où le propagandiste de l'indépendance philippine, qui voyage parfois en compagnie d'Harrison, trouve des accointances jusqu'au sein du Bureau des Affaires Insulaires à Washington. Or, la franc-maçonnerie est peut-être victime de son succès. « *Nous avons besoin d'une loge de perfection dans le nord de Luzon, avec une centaine de membres de très haut niveau*, écrit Austin Craig le 15 mai 1921, (...) *afin d'étendre l'influence de notre Grande Loge au Japon, en Chine et au Siam* » ce qui serait un facteur de paix en Extrême Orient... mais préserverait aussi le caractère élitiste de la franc-maçonnerie. M. Quezon n'hésite pas à se faire recommander lors de ses voyages à l'étranger. Le 8 décembre 1918, en vue de son voyage en France et en Italie, M. Lévy l'introduit auprès d'Henri Turot, rédacteur en chef de *La Petite République*¹⁴. L'utilisation de ces réseaux heurtent certains frères. « *Je pense, écrit l'intéressé, que ma conduite dans le passé me permet de prétendre que mes frères ne trouveront jamais la moindre occasion d'affirmer avec raison que j'ai fait quoi que ce soit en maçonnerie pour mon propre compte ou celui de mes amis*¹⁵ ». L'auteur considère qu'il est de bonne foi quand il écrit, mais ce n'est qu'un aspect de la réalité. Pour un temps, M. Quezon s'est donc servi de la franc-maçonnerie. Pour un temps

¹⁰. La principale pomme de discorde tient aux références religieuses. En France, le Grand Orient, créé en 1773, est considéré comme non régulier par les obédiences anglaises qui, comme les américaines reconnaissent l'existence de dieu.

¹¹. Free masonry, B.135.

¹². Free masonry, B. 137.

¹³. Free masonry, B. 138 et lettres d'introduction d' A. Craig B 205.

¹⁴. L'auteur précise que M. Quezon voudrait rencontrer « le patron », A. Millerand, dont il est un des admirateurs, ce qui est faux, bien entendu. B. 205. Par ailleurs, H. Turot a publié *Aguinaldo et les Philippines*, préface de Jean Jaurès, Paris, Léopold Cerf, Les Hommes de Révolution, 1900, 344 p.

¹⁵. Free masonry, B. 138.

seulement car il s'en désintéresse au début des années 1920. Il peut donc écrire une lettre à l'archevêque O'Doherdy le 18 août 1930 pour affirmer qu'il renonce à la franc-maçonnerie car de toute façon il ne fréquente plus les loges¹⁶.

Une osmose

Le problème qui est ici posé est celui de l'utilité de ces réseaux associatifs. Indéniablement, M. Quezon s'en sert pour faire avancer ses positions indépendantistes et au besoin sa carrière. Or, dans le même temps, l'homme politique est perméable aux idées de ses contemporains - surtout américains - même s'il est difficile de l'évaluer. C'est au temps de sa présidence du sénat qu'il est le plus influencé par les idées occidentales. Ainsi, le 10 janvier 1917, il recommande Mrs A.W. Smith auprès des autorités militaires américaines afin qu'elle bénéficie avec ses deux enfants des transports officiels vers San Francisco. Le 13, le commandant général H. Liggett refuse en expliquant que ces services sont réservés aux officiels et à leur famille : « *C'est une exigence de la loi et aucun manquement ne peut être toléré par les autorités militaires*¹⁷. » Cette rigueur de l'administration américaine, indispensable au fonctionnement d'un État de droit, contraste avec les pratiques philippines - séculaires - de copinage et de corruption¹⁸. Le président du Sénat se le tient pour dit : plus une seule fois dans sa correspondance avec l'administration, on ne trouve la trace d'une telle démarche. Quelques années plus tard, le président du sénat semble s'être mué en parangon de vertu. Le 26 août 1926, James A. Wood, policier en patrouille, dresse le procès verbal d'un incident qui implique son chauffeur. Celui-ci a bloqué la circulation et suite aux injonctions de la police a insulté et menacé un agent. Tomas Earnshaw, qui est devenu maire de Manille après avoir été *resident commissioner* en même temps que M. Quezon, écrit à son ancien collègue pour lui demander, avec amabilité, que cette affaire ne se reproduise pas. Le 30, le président du sénat répond qu'il ne veut pas que l'on stoppe la procédure et ordonne à la police de faire son travail. « *Je ne protège aucune personne qui viole la loi (...). Rien ne m'embarrasserait plus que de laisser quelqu'un en liberté, sans être inquiet bien qu'ayant désobéi à la loi sous prétexte qu'il s'agisse de mes amis, de mes proches ou de mes employés*¹⁹. » On est loin de l'attitude du fougueux *resident commissioner* qui apostrophait le congrès lors de son premier voyage officiel aux États-Unis. Son attitude est plus policée et ses relations avec l'administration américaine, les conseils dispensés par ses amis Harrison, McIntyre ou Harbord, ont contribué à faire du leader philippin un homme d'État. Le gouverneur général et le chef du service des Affaires Insulaires à Washington, surtout, ont toujours fait preuve de bienveillance à son égard, au-delà de leurs relations maçonniques. L'amitié entre ces hommes est sans faille ; elle dénote aussi un sens de l'État, de l'intérêt commun, qui apparaît dans les relations épistolaires. Au total, M. Quezon s'est effectivement servi des réseaux

¹⁶ . Family correspondences, B. 24.

¹⁷ . Americans in the Philippines, B. 4.

¹⁸ . Le livre de Yvonne T. Chua (*Robbed. An Investigation of Corruption in Philippine Education*, Quezon City, Philippine Center for Investigative Journalism, 1999, 166 p.) met en perspective l'ampleur de ce phénomène dans l'archipel.

¹⁹ . Complaints and protests, B. 33. Il est à noter aussi que cet événement est postérieur d'une année à l'affaire Conley, un agent de police protégé par le gouverneur général Wood alors qu'il aurait dû être condamné. Quezon saisit alors cette opportunité pour discréditer Wood et s'imposer comme le futur chef d'État philippin devant son éternel rival, S. Osmena. En tant que futur chef d'État, il ne peut pas, non plus se permettre de laisser quelques « affaires » à ses adversaires politiques...

associatifs pour faire avancer sa carrière mais ces réseaux, les hommes qui les composent, ont aussi eu une influence positive sur lui.

« TOUT SERVICE QUE VOUS POURREZ RENDRE... »

Les lettres de recommandation et d'introduction²⁰ permettent de saisir le lien social qui unit un leader politique tel que M. Quezon à ses contemporains. Les premières ont une fonction précise, à savoir l'obtention d'un emploi, les secondes présentent une dimension anthropologique plus large, de la simple courtoisie à l'intervention politique. Ce sont ces dernières qui feront l'objet du présent développement car elles mettent en exergue une pratique sociale que l'on appelle aux Philippines le "*go between*"²¹. On dénombre 382 lettres individuelles ou dossiers de lettres (55). Il s'agit d'une lettre simple, souvent dactylographiée, dont la longueur varie entre deux phrases et une double page, la moyenne se situant à une quinzaine de lignes. 131 ont été reçues, 178 envoyées par Manuel Quezon ou ses secrétaires (62) ; dans les dossiers, on trouve en général une demande et une ou plusieurs réponses. 18 lettres résultent d'un classement aléatoire, à moins qu'elles aient appartenu à des dossiers à présent incomplets. Il ne s'agit assurément pas de la totalité de la correspondance en la matière car des missives ont pu être classées dans d'autres rubriques, voire égarées ou volées. En outre, un interlocuteur qui présente sa lettre de recommandation ne la laisse pas forcément au terme de l'entretien. De la même manière, des lettres ont pu ne pas trouver de destinataires (lettres non envoyées, non données à leur demandeur, etc.). Même si elles s'échelonnent de 1912 à 1941 (avec plus de la moitié dans les années 1920), on peut postuler qu'il s'agit de bonnes séries car les pratiques sociales n'ont guère évolué en la matière sur cette période.

L'usage de ces lettres de recommandation, qui existe aujourd'hui encore, étonne les Européens "continentaux" qui ne sont culturellement pas accoutumés à ces pratiques. Aux Philippines, sous la colonisation américaine, il n'en va évidemment pas de même car cette opération correspond à la mise en relation d'acteurs qui s'échangent, le plus souvent, des services. Le résultat reste, somme toute, assez difficile à apprécier.

La procédure

Manuel Quezon est au centre de ces échanges, ou bien que l'on souhaite le rencontrer ou bien qu'il serve d'intermédiaire influent. Ceux qui souhaitent s'entretenir avec l'homme politique ont le plus souvent une lettre d'introduction à faire valoir et les impétrants peuvent écrire une autre lettre, comme Mary du Hamel Clagett, le 11 novembre 1916. Celle-ci demande quand et comment elle peut rencontrer le *resident commissioner*. M. Quezon lui donne un rendez-vous deux jours plus tard. Mais on ne peut pas brûler les étapes. « *Après avoir essayé de vous voir pendant deux mois, en vain*, écrit T.V. Baglawis le 22 novembre 1919, *j'ai décidé de vous écrire* ». A mesure que se développe l'usage du téléphone, les requérants sollicitent le secrétaire par cette

²⁰. Cette dichotomie correspond *grosso modo* au classement : Letters of introduction B. 203-205 ; Letters of recommandation B. 206-230. Pour les exemples de lettres d'introduction qui vont être cités, il convient de se reporter à l'initiale de la personne en question. Le classement est le suivant : B. 203 pour les lettres A à G ; B. 206, H à P ; B. 207, Q à Z.

²¹. Les relations directes, d'individu à individus, sont extrêmement rares. Aujourd'hui encore, on utilise toujours une tierce personne non seulement pour désamorcer d'éventuels conflits mais aussi dans les relations entre les particuliers et l'administration, par exemple. Les « *fixers* » ont ainsi une existence quasi légale.

voie. Le 9 février 1921, une lettre présente J.O. David responsable des douanes à San Francisco. Dans la marge, le secrétaire du président Primitivo San Agustin mentionne que : « *ceci est arrivé par courrier mais Mr. Davies n'a toujours pas appelé* ». Les demandes d'entretien sont finalement assez rares car l'essentiel se règle par courrier. On peut ainsi demander une lettre d'introduction - dans la mesure où l'on est proche de Quezon - qui sera elle-même ou bien donnée au requérant « *le porteur...* », ou bien envoyée directement à la personne qui doit être rencontrée. Le 26 juillet 1919, l'ancien sénateur de Pangasinan se rend aux États-Unis pour rencontrer Newton D. Backer, secrétaire d'Etat à la Guerre et Joseph P. Tumulty, secrétaire particulier du président W. Wilson. Au bas de l'enveloppe, on trouve la mention : « *Présentant (Introducing) Hon. H. Gonzales* ». Cette pratique est donc, si l'on peut dire, institutionnalisée. Toutefois, il peut aussi exister des procédures parallèles. Le 23 avril 1929, Franck McIntyre écrit directement à son ami philippin bien qu'il ait déjà donné une lettre d'introduction au Colonel Rigby. Le chef du Bureau des Affaires Insulaires prévient que ce dernier : « *a été pendant plusieurs années en charge des affaires juridiques concernant le gouvernement philippin ici [Washington]. (...) En outre, c'est un de mes bons amis* ». C'est donc un moyen d'appuyer une procédure qui peut apparaître par trop formelle. Le 25 juin 1929, c'est au tour de M. Quezon d'utiliser cette possibilité. Il écrit au tout nouveau gouverneur général Dwight F. Davies (fondateur de la Coupe du même nom et ancien secrétaire d'Etat à la Guerre sous Coolidge). Le président du Sénat a donné une lettre à M. Torresis, un des hommes de presse les plus influents du pays, aux idées radicales, très opposé à la politique du précédent gouverneur général Stimson. « *Mr. Torres était convaincu que la politique du gouverneur Stimson (Stimson's policies) correspondait à l'exploitation des Philippines par le grand capital américain, écrit M. Quezon (...). Je pense que s'il faisait votre connaissance et que si vous lui expliquiez vos idées, il soutiendrait votre administration.*»

Entre clientélisme et mondanités

L'usage de la langue écrite, de préférence anglaise, est le principale obstacle à franchir pour solliciter M. Quezon. L'usage du tagalog est exceptionnel (9 lettres au total), celui de l'espagnol plus fréquent (101). Il peut s'agir des familles de Mestizo qui affectent de ne pas parler anglais. Invariablement, dans ce cas précis, le président ou ses secrétaires répondent en anglais.

Plusieurs types de personnes sollicitent M. Quezon dont il est difficile de déterminer les limites, fluctuantes dans le temps. Les formules en début de lettre ne sont de bons indicateurs. On s'adresse toujours à M. Quezon par son titre : « Cher Président », « Mon Cher Président » pour les plus familiers, rarement par « Cher Manuel », apostrophe réservée à quelques « frères » américains qui n'ont pas de relation professionnelle avec leur correspondant. Quezon reprend lui aussi cet usage en précisant le nom de famille et/ou la fonction, les formules comme « Mon Cher Patrick » ou « Mon Cher Jim²² » concernent surtout un public américain. Moyennant quoi, en fonction de la teneur des lettres, on peut établir trois cercles autour du président, le premier, celui des proches, un plus large qui englobe les connaissances et un dernier composé par les inconnus.

²². P. Gallagher, 9 novembre 1917 et J. Ross, 19 mars 1925.

A l'intérieur du premier cercle, celui des proches, la famille est absente²³. Le seule exception est un neveu « Pepe » de Baguio, qui sollicite M. Quezon en écrivant à son bureau, le 20 octobre 1933 afin qu'il soit mis un terme à l'ostracisme qui pèse sur lui. Il souhaiterait que son oncle rédige une lettre de recommandation. En vain. Aurora, la femme du président, demande rarement aux secrétaires d'intervenir en faveur d'un tiers. Ceux-ci ne manquent d'ailleurs pas de préciser l'origine de la requête²⁴. A l'occasion, les secrétaires eux-mêmes comme Rafael Trias ou Emilio Rosario n'hésitent pas à faire valoir leur titre de « *secrétaire du président* » pour présenter une de leurs connaissances. Au travers de la correspondance, il semblerait que les vrais amis soient américains : F.B. Harrison, F. McIntyre et le J. G. Harbord disposent de toutes les faveurs présidentielles. Les lettres chaleureuses comme celles adressées à Victor Buencamino, son ex conseiller, le 9 janvier 1931, ou Sotero Baluyot gouverneur de Pampanga et candidat officiel de son parti le 3 avril de la même année, sont exceptionnelles²⁵. Peut-être est-ce en raison de la proximité physique de ses compatriotes. Le deuxième cercle, formé par les connaissances est aussi large qu'hétéroclite. Les responsables de l'administration américaine, principalement les chefs de service aux Philippines ou aux États-Unis côtoient les représentants des grandes familles de l'archipel (Laurel, Zobel, etc.), les responsables économiques (directeurs de banque, d'entreprise, etc.), les universitaires (présidents et professeurs à U.P., *University of the Philippines* ou à la *National University*), ou encore les dignitaires du parti *Nacionalista*, en bref, l'élite. Le dernier cercle regroupe des individus issus de ce que l'on pourrait appeler une classe moyenne, qui ne sort de l'anonymat que par ces correspondances. Ce sont les instituteurs, professeurs du secondaire, les employés, qui demandent des faveurs au président ou se font les vecteurs de transmission des plus humbles qui n'ont pas la maîtrise de l'écrit. L'instituteur de Tamparan-Lanao, par exemple, présente deux *datus* (chefs) qui sont : « *des leaders reconnus et qui peuvent vous aider pour l'indépendance du pays car ils peuvent convaincre le peuple des Rumayas*²⁶ ». Diversité parmi les acteurs, donc, mais diversité aussi quant aux mobiles.

Une lettre d'introduction signifie qu'une personne se porte caution de l'honorabilité du « porteur » *a fortiori* quand s'il s'agit d'un haut dignitaire de l'Etat. Les formules concluant les missives peuvent être indirectes : « *Tout service que vous pourrez rendre sera apprécié* (Any courtesy you may extend will be appreciate) » ou directes : « *J'apprécierai grandement toute faveur que vous pourrez octroyer à Mr. ou Mrs...* » On peut classer les mobiles de ces lettres en trois catégories. Premièrement, celles-ci relèvent des « bonnes manières » entre des gens de bien, dans une société bourgeoise. Deuxièmement, celles qui revêtent un caractère pratique : la recherche d'un service au sens large. Troisièmement, il faut faire un cas à part pour les emplois, de même que pour les requêtes des journalistes et des étudiants.

²³. Cela tient au classement. La correspondance familiale (5 m. linéaire) est archivée comme telle par les secrétaires. Pour l'affaire qui suit, le 16 avril 1932, "Pepe" a déjà écrit à son oncle pour le remercier de bien vouloir l'aider. Family correspondences B. 25. Il s'est donc produit un incident dans l'année qui a suivi. Il n'y a aucune autre lettre de "Pepe" dans la correspondance privée.

²⁴. Par exemple le 6 août 1926, Guillermo Cabrera écrit au recteur du collège San Juan de Manila. Letters of introduction B. 206.

²⁵. Respectivement B. 208 et B. 207.

²⁶. Letters of introduction B. 204.

Au premier rang des valeurs bourgeoises se place la politesse. Le 31 mai 1913, avant de quitter l'archipel, un traducteur demande une lettre à Quezon afin qu'il puisse présenter ses respects à Morgan Shuster, membre de la Commission exécutive des Philippines sous Taft. Vingt ans plus tard, le gouverneur G. Borrero est introduit auprès du gouverneur général pour les mêmes raisons²⁷. Un père soucieux de la bonne éducation de ses enfants, sénateur américain, s'inquiète auprès de Quezon pour savoir si son fils a bien présenté ses respects à son homologue²⁸. Mais au-delà des civilités, on peut recommander un « ami », bien que ce mot prenne un relief particulier dans le monde politique²⁹. M. Quezon écrit le 26 septembre 1921 à son ami (sic) Sun Yat Sen pour lui présenter G. G. Moore, en ayant bien soin d'utiliser le vocabulaire de circonstance : « *Rien ne me ferait plus sincèrement plaisir, si vous pouviez lui donner quelques minutes de votre précieux temps* ». Barbara Harrison, la femme l'ex gouverneur, sait susciter l'intérêt du président du Sénat en expliquant qu'un de ses amis artiste mexicain vient d'arriver, en septembre 1933, en compagnie de « *sa très belle femme* » et souhaite que M. Quezon prenne soin d'eux. La bourgeoisie cultive un art du voyage. On hésite donc pas à solliciter ses connaissances pour que le voyageur trouve des personnes sur lesquelles compter. Régulièrement, le président Quezon répond favorablement à ses relations américaines dont les amis visitent l'archipel. Au besoin, il met sa maison à leur disposition. La chose est entendue. Quand le président du sénat projette à son tour de voyager en Europe à l'automne 1918, il demande des lettres de recommandation pour la France et l'Italie qui se transformeront en autant de points de chutes possibles, et à moindres frais. Toutefois, il n'y a pas que l'aspect matériel qui importe : « *Vous connaissez Mr. Antonio Melan, le conte de Peracampos, écrit Quezon à F. McIntyre, qui se rend aux États-Unis, et il n'a bien entendu besoin d'aucune recommandation mais je vous écris cette lettre en exprimant le souhait que Mr. Melian ait besoin de votre aide et que vous puissiez le satisfaire.* » La visite d'obligeance est un « must » : « *Pourquoi aller à Athènes sans faire le Parthénon, écris candidement F. Thompson le 24 novembre 1919, à Rome sans visiter le Colisée et aux Philippines sans rendre visite à Quezon, ai-je demandé au porteur de cette lettre, mon bon ami Chester A. Doyle ?* » En effet, pourquoi... L'une des particularités du voyage aux Philippines réside dans le temps de transport, deux à trois semaines pour traverser le Pacifique selon l'itinéraire. On arrange ainsi des rencontres entre les passagers, comme celle qui permet de mettre en contact le secrétaire de Firestone, C. Carkhuff, qui « *pourrait influencer le transfert* » des investissements dans l'archipel, avec M. Quezon.

Une lettre d'introduction épargne bien de la peine car elle relève souvent du service que l'on peut rendre. Quezon en demande à ses banquiers avant ses déplacements à l'étranger mais même aux États-Unis. Le « porteur » est laconiquement présenté comme client de la banque et président du sénat philippin, donc solvable. Les informations circulent aussi sur les « bons » médecins. Le 11 janvier 1922, le cardiologue A. Sinson se voit adresser un ami personnel du président alors que le 21 novembre, c'est au tour d'Ernest de Westerhouse, le manager de Manila Railway Cie, de conseiller un médecin qui fera « *tout ce qui est en son pouvoir* » pour l'homme politique en proie à des problèmes graves de santé. Dans le domaine public, la lettre

²⁷. Letters of introduction B. 203.

²⁸. 7 décembre 1923, anonyme, Letters of introduction B.204.

²⁹. Sur cette question, cf. mon article : « François Méjan-Maurice Deixonne : une amitié entre nécessité politique et tentation de l'histoire », in *Revue de l'O.U.R.S.*, n° 3, n° spécial sur l'amitié en politique, juin 1998, pp. 63-78.

d'introduction présente un caractère parfois systématique, visant à faciliter les démarches d'un nouvel élu, par exemple. Aussi les nouveaux *resident commissioners* sont-ils traités avec égard. Le 23 août 1920, le président du sénat demande au sénateur G. Fairchild d'adresser des lettres à son compatriote Isauro Galbaton afin qu'il ait des contacts immédiats à Washington et à New-York. Cinq lettres arrivent dans la semaine. Camilio Osias s'en voit créditer de 29, mais ce sont pour la plupart des lettres types. 12 sont nominalelement adressées et il n'y a guère qu'au général Harbord que l'auteur ajoute un mot personnel. On peut toutefois s'interroger sur la portée de ces documents formels ou encore de ceux qui portent en exergue : « *A qui de droit* (To whom it may concern) » qui vantent les qualités du porteur, la respectabilité de sa famille. Ceux-ci cachent derrière une formule l'absence de destinataire ; autrement dit, symboliquement, ils n'ont qu'une faible valeur parce que trop généraux. A usage interne, c'est-à-dire à l'intérieur de l'administration ou du monde politique en général, la lettre marque une réorientation du dossier ou de l'intervention vers des personnes plus compétentes. Le bureau sénatorial sert de filtre dans ce cas. Implicitement, on considère donc que le requérant mérite d'être reçu et c'est dans ce type d'affaire que M. Quezon joue un rôle d'intercesseur, de " *go between* ". 31 dossiers ont été ainsi réorientés avec les mentions « *sujet important qui mérite votre attention* » ou « *à propos d'un sujet qui dépend de la compétence de votre service* ». L'objet, justement, est rarement spécifié, parfois de matière sibylline. M. Quezon présente un « *membre de la famille du défunt Soriano*³⁰ » au juge Hidalgo « *en relation avec une affaire laissée pendante par son frère dans votre service* ». Il existe une procédure type à laquelle les secrétaires sont habitués. Ainsi, dans un manuscrit non daté, A. Cadix, un instituteur de Lucena souhaiterait être transféré à Manille pour des (bonnes) raisons personnelles. Le 19 juin 1925, le bureau fait suivre la demande à Luther B. Bewley, Directeur de l'Éducation, avec une lettre qui se termine par : « *Je souhaite vivement une action favorable concernant ce transfert* ». La réponse, après l'entretien, intervient le 9 juillet : « *Je peux affirmer, écrit L.B. Bewley, que j'ai pris en charge ce dossier, que Mr. Cadiz m'a soumis sa candidature officielle et qu'il obtiendra un emploi dans une école de la ville*³¹ ». Dans le cas présent, la matière est précisée car il s'agit d'un emploi.

Le pouvoir d'un homme politique s'apprécie à sa capacité à donner du travail, ou à défaut de l'argent. Une lettre paraphée par le président du sénat ou du commonwealth est assurément un atout dans la recherche puis l'obtention d'un emploi. Par conséquent, il ne faut donc pas s'étonner que les lettres de recommandation soit un thème majeur dans les archives présidentielles, le 2e en volume après les élections³². Ces courriers sont classés dans les lettres de recommandation mais il arrive que l'on en trouve dans les lettres d'introduction. Le mobile est alors plus ou moins caché. Toujours est-il que dans 52 cas, avec certitude, un individu cherche à se faire recommander, soit une fois sur six. L'exposé des motifs peut être simple et directe : un ex chauffeur présidentiel demande un certificat de travail, par exemple. Or, plusieurs autres personnes peuvent aussi intervenir dans la désignation des postes, surtout pour les plus sensibles ; les acteurs avancent dans ce domaine avec prudence

³⁰. Une des plus grandes familles philippines qui a basé sa fortune et sa réputation internationale sur la bière San Miguel.

³¹. Letters of recommandation B. 209.

³². 53 boîtes pour les élections (presque 8 m. linéaire), 26 boîtes « Letters of recommandation » avec 8 cartons « Applications for position » (soit 5 m. linéaire). Ce thème mériterait d'être exploité de manière systématique, ce qui ne peut être fait ici.

et multiplient les correspondances. Et M. Quezon intrigue pour placer des hommes à lui. Plus que pour tout autre affaire, c'est bien dans ce domaine que l'on voit comment un homme politique utilise son pouvoir, si ce n'est de manière quotidienne, au moins hebdomadaire. L'attitude du président peut varier entre deux extrêmes, l'intervention appuyée ou le refus. Suite à l'intervention d'une de ses connaissances, M. Quezon recommande son fils adoptif auprès des autorités douanières : « *Il est bien noté (good records) par le receveur provincial*, affirme le président. *Personnellement, c'est un de mes amis* » ce qui veut dire que si le collecteur des douanes n'obtempère pas, il fera une injure personnelle à l'auteur de la lettre. A l'inverse, le postulant peut être débouté. En réponse à votre lettre, écrit Jose Gil, secrétaire du président : « *J'ai le regret de vous avertir que Son Excellence s'est fixée une règle stricte, à savoir ne pas délivrer de lettre recommandation aux personnes sans emploi, tant dans le secteur public que dans le secteur privé*³³. » Dans les deux cas, le leader politique ment effrontément : il n'est pas plus l'ami du premier qu'il ne reste sur sa réserve en matière de recommandation. Tout dépend de la personne qui le sollicite et du fond du problème. Le président est bienveillant à l'égard des plus humbles dont certains, pour des raisons familiales le plus souvent, se retrouvent dans des situations critiques. En outre, son prestige est en jeu. Même si le requérant n'obtient pas de travail, l'intermédiaire peut toujours expliquer que ce n'est pas de sa faute et qu'il a fait le maximum. Ainsi, les directeurs des administrations centrales, de la *Philippine National Bank* ou de la *Manila Railway Company* deviennent des partenaires dans cette procédure. Ceux-ci ne répondent, en général, que quand ils ne peuvent pas donner suite. Mais, le procédé semble efficace. Ainsi, on peut l'apprécier à travers le parcours d'un enseignant qui prétend être dans une situation dramatique. Le 6 novembre 1923, C. Osias apporte aussi son aide afin de démarcher le président de la National University avec le soutien de Quezon, en vain. Néanmoins, on apprend dans une lettre du 14 mai 1925 qu'il a trouvé un emploi dans un lycée de province. Il veut une lettre de recommandation pour travailler dans une des écoles chinoises de la ville : « *S'il vous plaît, aidez-moi, je suis tellement loin de chez moi* » se lamente-t-il. L'année suivante, le 27 octobre 1926, Mariano Acevilla reprend ses démarches : « *Avec mon emploi actuel d'enseignant dans une des écoles chinoises de la ville, affirme-t-il, je sens que je ne rends pas service à mon peuple*³⁴. » Pour cette raison, il souhaite une autre lettre... pour le directeur de la compagnie ferroviaire ! Les interventions précédentes ont donc porté leurs fruits mais, là, une limite est atteinte. De la même manière, le président est circonspect sur les interventions de ses collègues. G.S. Abaya, député de Batangas, par exemple, écrit de manière désobligeante pour savoir ce que M. Quezon a fait au sujet de trois de ses clients. Aucune réponse n'est jointe au dossier³⁵.

Les étudiants et les journalistes font l'objet d'une attention particulière. Les premiers ne sont jamais déboutés quand ils demandent une aide. Même si M. Quezon considère que les recommandations de ses professeurs sont « *plus que suffisantes* » pour obtenir un emploi : « *Je prends plaisir, écrit-il, à joindre à la présente une lettre de recommandation comme vous le désirez*³⁶ ». Pour les étudiants venant de familles aisées, en route pour les États-Unis, M. Quezon donne au minimum une lettre « *A qui*

³³. Dossier Abad, 7 août 1931 et dossier Abarca, 9 septembre 1936, Letters of recommendation B. 206.

³⁴. Letters of recommendation, B. 207.

³⁵. Letters of recommendation, B. 206.

³⁶. 19 novembre 1915, Ledesma Jalandoni, Letters of introduction B. 204.

de droit » assurant que le porteur : « *vient d'une bonne famille* » et qu' : « *il est lui-même un personnage de haute distinction morale* ». M. Quezon n'hésite pas à s'investir plus en avant dans deux cas. D'une part, les étudiants en recherche d'excellence, comme les médecins qui souhaitent se spécialiser aux États-Unis ou en Europe, ou les jeunes hommes qui postulent dans les grandes universités américaines, tous disposent de la bienveillance présidentielle. Le fils d'un de ses amis de Tayabas souhaite intégrer Georgetown. « *Il a une lettre du recteur de l'Ateneo de Manille* [la principale université catholique des Philippines], écrit M. Quezon à F. McIntyre. *Mais je souhaiterais que vous puissiez le recommander chaleureusement aux autorités de l'université*³⁷. » D'autre part, M. Quezon récompense les étudiants hardis, même s'ils ne viennent pas d'un milieu favorisé. Le 23 juin 1925, Arsenio Arellanos reçoit une lettre type d'introduction qui doit l'aider dans ses études aux États-Unis, accompagnée deux autres missives, l'une adressée à Vicente G. Bunuan, directeur du bureau de presse des Philippines qui doit faire tout son possible pour donner un emploi au porteur « *même comme coursier* ». L'autre concerne l'inévitable F. McIntyre. A. Arellanos : « *... est un garçon pauvre, il voudrait trouver quelques moyens de subsistance, là-bas* [Washington]. *Si vous pouviez l'aider, d'une manière ou d'une autre, je vous en serais infiniment reconnaissant*³⁸. » Les journalistes sont aussi traités avec beaucoup d'égard. Jamais une demande d'interview ne reste lettre morte. Les reporters sont en général présentés par leur rédacteur en chef, qui ne manque de rappeler que leur journal a une influence sur l'opinion publique, et notamment sur la question de l'indépendance quand il s'agit de professionnels américains. Burton Holmes qui prépare une grande enquête sur le pays est crédité de 28 lettres d'introduction, à destination des gouverneurs provinciaux essentiellement. Une semaine plus tard, le *resident commissioner* écrit à S. Osmena pour le prévenir que B. Holmes doit être bien traité afin que l'on transmette une impression favorable à l'opinion publique américaine³⁹ et suggère qu'Osmena contacte les gouverneurs par télégramme.

Un pouvoir limité ?

« *J'apprécie grandement et je vous remercie sincèrement de la faveur que vous m'avez accordée, et je souhaite avoir le plaisir, un jour ou l'autre, de vous rendre la pareille*⁴⁰ » écrit reconnaissant A.C. Gonzales. Certes, le service rendu oblige, mais en politique l'amnésie n'est pas la moindre des vertus. Sans qu'il soit possible de quantifier, beaucoup de requérants considèrent que les faveurs présidentielles sont, somme toute, « normales ». Il faut donc trouver l'équilibre entre l'intervention appuyée qui risque de se solder par un échec et le refus - qui mécontente. C'est aussi cet entregent qui fait la qualité des hommes politiques. Certaines lettres sont des modèles d'habileté. Un demandeur insistant se voit attribuer une lettre d'introduction (une phrase), non sans humour. « *Ceci certifie que le porteur, Mr D. McDevitt, est bien arrivé aux Philippines* » ! Distant et sans chaleur la lettre d'E. Paguio pour J. Laurel : « *que je lui ai donnée sans nullement vouloir vous influencer d'une manière ou d'une autre.* » Un homme politique de haut niveau peut se servir de son influence pour distribuer des prébendes. S'il le souhaite. C'est donc au travers de cette

³⁷. 7 décembre 1929, Letters of introduction, B. 203.

³⁸. Letters of recommandation, B. 207.

³⁹. « *... bien tratado a fin que reciba una impresión favorable que luego habrá de transmitir a los públicos de América.* » 3 avril 1913, Letters of introduction B. 204.

⁴⁰. 18 mars 1926, Letters of introduction, B. 203.

dialectique du pouvoir et de la volonté qu'il convient d'aborder la fonction de la lettre d'introduction en matière d'intervention publique. Or, cette lettre a une fonction sociale beaucoup plus large, comme on l'a vu. Elle renforce les liens sociaux à l'intérieur de la bourgeoisie en constituant une sorte de clientèle autour d'un individu qui détient un pouvoir. Au-delà de ces considérations sociales, la lettre d'introduction sert en outre d'outil d'administration publique.

Ces lettres servent aussi à mieux cerner la psychologie de Manuel Quezon sur au moins trois points. Tout d'abord, sur l'ensemble de la durée, celui-ci se comporte comme un chef d'Etat. Au-delà des contingences politiciennes - qu'il serait vain de nier - il apporte son soutien à tous ceux qui peuvent servir, d'une manière ou d'une autre, le futur État philippin. De l'instituteur qui souhaite créer une école en province au haut fonctionnaire ou au médecin qui envisagent de prolonger leurs formations, le président accorde un soutien total, conscient que le succès ou l'échec de l'indépendance seront directement liés à ces cadres. Peut-être est-ce aussi pour cette raison que M. Quezon ne souhaitera jamais une rupture complète avec les États-Unis, car l'élite est encore fragile, soumise aux tendances longues de la corruption et de la prévarication. Ensuite, M. Quezon sait être à l'écoute des plus humbles sans qu'il ait, politiquement, quelque chose à y gagner. Sa fréquentation du milieu démocrate, ses choix dans le réseau associatif, montrent une réelle épaisseur humaine. Enfin, le dernier point pose problème. En effet, à la lecture de sa correspondance, on a l'impression que ses vrais amis sont... américains. Peut-être est-ce en raison de la proximité physique de ses compatriotes, comme nous l'avons dit, ou alors est-ce la certitude que ses amis américains ne tenteront pas de prendre sa place ; le débat est ouvert.

L'origine, hélas, unique des sources oriente les représentations que l'on peut se faire des sociabilités philippines sous la colonisation américaine. Ceci étant, même si M. Quezon n'est pas un Philippin comme les autres, même si ses relations sociales ne peuvent servir de paradigme, on peut reconstituer, en changeant ce qui doit être changé, une « ambiance » au sens juridique du terme. A l'échelle du pays, plus exactement de sa capitale, la haute bourgeoisie semble se conformer au modèle américain. M. Quezon ne fait pas exception.

- L'élite philippine fonctionne selon les mêmes codes que la bourgeoisie occidentale. La rapidité de son américanisation surprend, comme si la colonisation espagnole n'avait été qu'une parenthèse. Les exemples de syncrétisme sont extrêmement rares⁴¹. Les lettres d'introduction et de recommandation en sont un exemple. Cette pratique a immédiatement connu un grand succès car elle correspondait à des habitudes sociales, comme celle du " *go between* " existant avant 1898. Moyennant quoi, un hôte présidentiel qui débarque à Manille au début du siècle n'est pas heurté par le paysage culturel dans lequel il va évoluer ; il y a même fort à parier qu'il trouvera les Philippines très « en avance » sur les autres pays asiatiques. Cette uniformisation n'est pas négative car elle constitue un patrimoine. Les cadres du futur État semblent être en place ; hommes politiques et fonctionnaires formés à la rigueur de l'administration américaine, professions libérales ou décideurs économiques empruntent aux méthodes

⁴¹. On peut signaler, à titre d'exemple, le Filipino Club de Washington ou un *inter-university oratical contest* qui organisent des joutes rhétoriques qui rappellent le *balactasan*, joute oratoire traditionnelle du nord de l'archipel. Mais faute de sources, on en est réduit aux conjectures.

du nouveau continent. L'héritage a-t-il été dilapidé par des enfants prodiges ou cette culture américaine n'était-elle qu'un mince vernis qui a craqué sous l'occupation japonaise ? Peut-être les deux.

- En ce qui concerne Manuel Quezon, on peut définir les linéaments d'une chronologie de ses sociabilités. Le *resident commissioner* est ambitieux. Il se sait porteur d'un destin national, mais il sait écouter et apprendre. Ses amis américains, tous francs-maçons, polissent un personnage qui gagne en humanité. Tout se joue au début des années 1920, après son retour dans l'archipel notamment avec son rival et ami S. Osmena. Rien n'est négligé dans la course au pouvoir et finalement, grâce à ses relations et son expérience, le président du sénat s'impose en 1925, après l'affaire Conley, comme le seul chef d'Etat possible, tant aux yeux des Américains - même des républicains - qu'aux yeux des indépendantistes philippins. Une fois cette prééminence acquise, M. Quezon peut se permettre de négliger tout le tissu associatif, voire d'être réticent pour rédiger une lettre de recommandation...

BIBLIOGRAPHIE

L'historiographie philippine contemporaine est polarisée autour des thèmes fédérateurs de la nation, comme l'unité d'un peuple face aux colonisateurs ou la révolution. A cet égard, la célébration du centenaire de l' « indépendance » - plus exactement du remplacement des Espagnols par les Américains - en 1998 a suscité un débat sur l'invention des « héros » pères fondateurs de la nation, cf. le livre de Glenn Antony May (May, 1996) et la réponse des historiens philippins (Benita, 1997). L'un d'eux mis en cause a rédigé un plaidoyer *pro domo* (Illeto, R.C., 1998, pp. 203-237). Le problème de fond est celui du rapport aux archives. Il n'existe pas de politique systématique de conservation des documents et les historiens philippins ont donc tendance à utiliser des sources de seconde main. Comme pour le cas précédemment évoqué, les historiens américains prennent presque toujours l'initiative du débat.

Il manque encore des ouvrages de référence qui dédramatisent l'histoire du XXe s. La colonisation américaine pose problème, mais au-delà, l'interprétation de la période Marcos, dans ses ruptures et ses continuités, demeure un enjeu politique que personne n'a véritablement envie d'aborder.

1 - sources et mémoires

Les lettres de Paz Marquez Benitez (Licuanan, 1995) décrivent l'atmosphère dans les cercles de la haute bourgeoisie philippine sous la période américaine.

- HARRISON, Francis Burton

1974 – *Origins of the Philippine Republic: extracts from the diaries and records of Francis Burton Harrison* ; annoté par Michael P. Onorato, Ithaca, N.Y., Southeast Asia Program, Cornell University, 258 p.

- LICUANAN, Virginia B.

1995 – *Paz Marquez Benitez: One Woman's life, Letters and Writings*, Quezon City, Ateneo de Manila University (A.D.M.U.) Press, 304 p.

- NATIONAL LIBRARY (Philippines), Filipiniana Division

1968 – *Manuel L. Quezon; a register of his papers in the National Library*, Manila, 61 p.

- QUEZON, Manuel Luis

1946 – *The Good Fight*, Introduction par le General Douglas MacArthur, New York-London, D. Appleton-Century Company, 1946, 335 p.

- QUEZON, Manuel Luis-OSIAS Camilo

1924 – *Governor-General Wood and the Filipino cause*, [s.l.], 228 p.

2 - histoire et historiographie philippines

Malgré son parti pris nationaliste très affirmé, la meilleure introduction à l'histoire philippine demeure les livres de Renato Constantino (Constantino, 1975). Sur les origines de la franc-maçonnerie, l'ouvrage de T.M. Kalaw (Kalaw, 1920) n'a pas été remplacé. Il peut être utilement complété par celui de John N. Schumacher (Schumacher, 1991, 156-177).

- CHURCHILL (Benita Reyes) [direction],
1997 – *Determining the Truth. The story of Andres Bonifacio*, Manila, Manila Studies Association, National Commission for Culture and the Arts, Philippine National Historical Society, 100 p.
- CONSTANTINO, Renato et CONSTANTINO Letizia R.
1975 – *A Past Revisited (Pre-Spanish - 1941)*, Manila, R. Constantino, 463 p.
1978 – *The Philippines: the Continuing Past*, Manila, The Foundation for Nationalist Studies, 410 p.
- ILETO, Reynaldo C.
1998 – *Filipinos and their Revolution. Event, Discourse, and Historiography*, Quezon City, A.D.M.U. Press, 1998, 299 p.
- EALAW, Teodoro M.
1920 – *Philippine Masonry: its Origin, Development and Vicissitudes up to the Present Time*, Manila, McCullough, 250 p.
- MAY, Glenn Anthony
1980 – *Social Engineering in the Philippines: the Aims, Execution, and Impact of American Colonial Policy, 1900-1913*, Westport: Greenwood Press, 268 p.
1987 – *A Past Recovered: Essays on Philippine History and Historiography*, Quezon City: New Day Publishers; Detroit, Mich.: Cellar Book Shop, 257 p.
1996 – *Inventing a hero. The Posthumous Re-creation of A. Bonifacio*, Madison, University of Wisconsin, 1996, 200 p.
- TAN, Samuel K.
1993 – *1921-1930. The Critical Decade*, Quezon City, College of Social Sciences and Philosophy, 116 p.
- NOMPCKINS, E. Berkeley
1970 – *Anti-imperialism in the United States: the Great Debate, 1890-1920*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1970, 344 p.
- MODAO, Florentino
1997 – « Spanish language in the Philippines: 1900-1940 » in *Philippine Studies*, vol. 45, n° 1, pp. 94-107.
- SCHUMACHER, John R.
1991 – *The Making of a Nation: Essays on XIXth century Filipino Nationalism*, Quezon City, A.D.M.U. Press, 274 p.

3 - les relations Etats-Unis/Philippines

La période américaine est tantôt niée - la date de la Révolution de 1898 correspondant à celle de l'indépendance - tantôt décriée - les historiens insistent alors sur les ravages du colonialisme ayant hypothéqué les chances de la jeune démocratie. Cette dernière tendance a influencé l'historiographie des années 1970. L'ouvrage de référence est

dorénavant le livre de F.H. Golay (Golay, 1997) publié après sa mort en août 1990. L'auteur a travaillé à partir des archives de l'administration coloniale mais la pertinence de son propos tient surtout à sa connaissance sans faille du pays.

- BLOUNT, James H.
1913 – *American Occupation of the Philippines, 1898-1912*, New York and London, The Knickerbocker Press, 664 p.
- CRUZ, Romeo V.
1974 – *America's Colonial Desk and the Philippines, 1898-1934*, Quezon City, University of the Philippines Press, 247 p.
- UERNANDEZ, Alejandro M.
1977 – *The Philippines and the United States: the Forcing of New Relations*, Quezon City: NSDB-UP Integrated Research Program, 275 p.
- RLEECK, Lewis E. Jr.
1975 – *American Business and Philippine Economic Development*, Manila, Carmelo and Bauermann, 190 p.
1984 – *The American Half-Century (1898-1946)*, Manila, Historical Conservation Society, General History of the Philippine, Part. V, Vol.1, XXXVIII 480 p.
- GOLAY, Franck H.
1997 – *Face of empire. United States-Philippines relations, 1848-1946*, Quezon-City-Madison, A.D.M.U. Press-Center for Southeast Asian Studies Center, 549 p.
- LRUNDER, Garel A.
1951 – *The Philippines and the United States*, Conn., Greenwood Press, 315 p.
- UWEN, Norman G. [dir.]
1971 – *Compadre Colonialism. Studies on the Philippines under American Rule*, Ann Arbor, Mich., Michigan Papers on South and Southeast Asia, n° 3, University of Michigan, Center for South and Southeast Asia Studies, 252 p.
- EAREDES, Ruby R.
1989 – *Philippine Colonial Democracy*, Quezon City, A.D.M.U. Press, 166 p.
- REPUBLIC OF THE PHILIPPINES
1998 – *Perspectives on fifty years of Philippine-American relations*, Pasay City, Manila, Foreign Service Institute, Dept. of Foreign Affairs, 1998, 32 p.
- STANLEY, Peter W.
1974 – *A Nation in the Making: the Philippines and the United States, 1899-1921*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1974, 340 p.
- TAYLOR, George Edward

1964 – *The Philippines and the United States: Problems of Partnership*, New York, Published for the Council on Foreign Relations, 325 p.

4 - Manuel Quezon

M. Quezon a été myhifié de son vivant. Quelques voix discordantes se sont pourtant élevées au milieu d'un concert de louanges. Dans les recueils d'articles, qui n'échappent pas à la propension hagiographique, il est intéressant de repérer les personnages qui se sont opposés à M. Quezon comme S. Osmena. Une chronologie complète sur le personnage se trouve dans la compilation de Alfredo B. Saulo (Saulo, 1978, 31-165) et la bibliographie vise à l'exhaustivité (livres, articles sur le personnage), (Saulo, 1978, 576-942). La biographie d'Aruna Gopinath est la plus acceptable d'un point de vue scientifique. Mais dans la mesure où les archives présidentielles n'ont été que partiellement utilisées, il reste encore un vaste travail de recherches à mener sur le personnage.

- ENOSAWA, Hisashi
1940 – *Manuel L. Quezon, from Nipa house to Malacanan*, Tokyo, Japan publicity agency, 238 p.
- GARCIA, Mauro et Rivera, Juan F. [dir.]
1978 – *Quezon in Retrospect, a Commemorative Volume Issued on the 100th Birthday of President Manuel L. Quezon*, Historical Bulletin Volume XXII, January-December 1978, Manila, Philippine Historical Association, 374 p.
- GOETTEL, Elinor
1970 – *Eagle of the Philippines: President Manuel Quezon*, New York, J. Messner, 224 p.
- GOPINATH, Aruna
1987 – *Manuel L. Quezon. The Tutelary Democrat*, Quezon City, New Day Publishers, 244 p.
- GRIPALDO, Rolando M.
1994 – *The Quezon-Winslow correspondence and other essays*, Manila, Philippines : De La Salle University, 237 p.
- GWEKOH, Sol H.
1948 – *Manuel L. Quezon, his life and career: a Philippine president biography*, Manila, University Pub. Co., 332 p.
1938 – *Quezon the President*, Manila, Apo Book Co., 214 p.
- GUNTHER, John
1938 – « Manuel Quezon » in *Inside Asia*, New York and London, Harper and Brothers, pp. 287-304.
- QUIRINO, Carlos
1935 – *Quezon, Man of Destiny*, Manila, 122 p.
1971 – *Quezon: Paladin of Philippine Freedom*, Manila, Community Publishers, 419 p.

- RIVERAM, Juan F.
1979 – *Quezon: Thoughts and Anecdotes about him and his Fights*, Quezon City, J.F. Rivera, 1979, 657 p.

- SAULO, Alfredo B.
1978 – *Manuel Luis Quezon on his Centenary, Appraisal, Chronology, Reader, Bibliography*, Manila, A project of the National Science Development Board, 2 volumes, 942 p.

Je souhaiterais insérer ce paragraphe ou bien à la fin de la présentation générale de la bibliographie ou bien à la fin.

Une réflexion sur l'historiographie philippine ne peut faire l'économie d'un questionnement sur la place des sciences humaines dans le pays. Les élèves qui ont réussi à franchir l'obstacle des *high schools* s'orientent vers les études commerciales, ou à défaut vers le droit, pour accéder aux métiers les plus rémunérateurs car l'argent demeure la mesure de toute chose dans la société philippine. Les études de lettres ne permettent ni de faire fortune ni d'accroître le patrimoine familial, par conséquent, elles sont négligées. Les enfants des grandes familles boudent les universités de l'archipel pour faire leurs études aux Etat-Unis. Ceux qui restent préfèrent les universités privées où les enseignants ont des obligations de rentabilité. En outre, la profession d'universitaire, voire d'enseignant, n'est pas valorisée, comme elle peut l'être dans d'autres pays asiatiques. Les salaires sont au minimum 10 fois inférieurs à ceux que l'on gagne dans le monde des affaires à niveau de formation équivalent. Presque tous les professeurs d'université ont des *side lines*, des métiers d'appoint ou cherchent des compléments de salaire. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que la recherche - le temps investi dans les archives par un historien, par exemple - demeure un luxe réservé aux universitaires des pays riches... ou aux passionnés.

The archives of Manuel Quezon (regarded as the first president of the Philippines) shed a new light on the social relations in the upper class. During the American colonisation, a wide network of associations acting as pressure groups in the archipelago gives an impetus to the young democracy. M. Quezon pragmatically uses clubs and societies to reinforce his position as political leader, the only one capable of governing the country after independence. This is especially visible in his masonic connections. Beyond this, the letters of introduction (for introducing an individual) and recommendation (for procuring a position) also create a social bond. These letters are open to various interpretations. They may correspond to social codes, linked to good manners, for example. In the public sphere they show how a political leader wins the fidelity of his clientele, by being a " go between ". Through these exchanges, we may appreciate the degree of Americanisation of Philippine society.